

KINO

Traumfabrik

Roboter aller Länder, vereinigt euch: "Robots", das neue Zeichentrickabenteuer der Fox Studios ist eine gesellschaftskritische Fabel.

Die Enttäuschung über Pixars schaurig-schlechtes Heldenepos "The Incredibles" ist kaum abgeklungen, da landet schon das nächste virtuelle Abenteuer auf der großen Leinwand. Und siehe da: Manchmal kann ein wenig Originalität Wunder wirken. Denn "Robots" ist so geistreich und lustig, wie es Mr. Incredible und seine ultra-konservative Sippschaft gerne gewesen wären.

An den typisch amerikanischen Wertevorstellungen kommt aber auch das Regietandem Chris Wedge und Carlos Saldanha, die bereits bei "Ice Age" zusammenarbeiteten, nicht vorbei. Denn "Robots" erzählt das gute alte "Vom Tellerwäscher zum Millionär"-Märchen. Der kleine Roboter Rodney (gesprochen von Ewan McGregor) wächst in einer Kleinstadt auf. Sein Vater ist Tellerwäscher und leidet darunter, dass sein Sohn in ärmlichen Verhältnissen aufwachsen muss. Deshalb ermutigt er seinen Sprössling auch, als dieser sich in den Kopf setzt in die große Stadt zu fahren, um dort beim allseits beliebten Erfinder Bigweld als Lehrling zu arbeiten. Doch bald schon muss Rodney feststellen, dass Ratchet, ein skrupelloser Geschäftsmann, sich Bigwelds Traumfabrik unter den

Nagel gerissen hat und diese nun nach den Gesetzen des Marktes führt.

Die Geschichte erinnert ein wenig an "Monsters Inc.": David gegen den Goliath Groß-Konzern, dem der einzelne Mensch gleichgültig ist und für den nur die Bilanz zählt. Und - wäre dieses soziale Gleichnis nicht mit so vielen originellen Einfällen gespickt - müsste man

sich eigentlich über die vereinfachende, ideologische Grundhaltung von "Robots" ärgern. Amerikanisches Tante-Emma-Idyll der Fünfzigerjahre trifft auf Bulldozer-Mentalität des 21. Jahrhunderts.

Aber die Macher von "Robots" illustrieren ihre These anhand eines gut durchdachten und einleuchtenden Prinzips. Anstatt wie bisher Ersatzteile für die Roboter herzustellen, entschließt sich der fiese Marketingstratege Ratchet teure Upgrades auf den Markt zu werfen. Somit erschafft er eigenhändig ein Schönheitsideal, dem nur die Wohlhabenden durch ständiges Investieren in eben diese Upgrades nachkommen kön-

nen. Die unteren Schichten werden derweil ohne Gnade auf den Schrott befördert, sobald sie anfangen zu rosten oder sich die ersten Schrauben lockern. Flugs ersetzt Ratchet auch den alten Slogan "You can shine no matter what you're made of" durch eine neue Devise: "Why be you, when you can be new?"

Dass hier eine Gesellschaft angeprangert werden soll, die Senioren frühzeitig ausrangiert und verzweifelt der ewigen Jugend nachhettzt, ist mehr als offensichtlich. Das sozialkritische Element wird besonders deutlich in den Szenen in der gigantischen Verschrottungsanlage, die sehr gekonnt dem Moloch

in "Metropolis" nachempfunden sind.

Der Humanist Rodney findet in dieser unbarmherzigen Welt seinen eigenen Platz - ganz im Sinne einer Ich-AG. Er repariert altersschwache Roboter, schraubt und lötet sie auf unkonventionelle Weise wieder zusammen - so gut, dass sie die prunkvollen Upgrades eigentlich gar nicht mehr wollen. Rodney avanciert zum Robin Hood der Blechkameraden, stürzt Ratchet und erfüllt am Ende auch noch den Lebenstraum seines Vaters.

Kitschig? Dogmatisch? Zweifellos. Aber nicht moralinsauer. "Robots" ist vor allem dank zahlreicher visueller Gags und einer grandiosen visuellen Ausstattung anspruchsvoll genug, um nicht als flache Parabel daherzukommen. Die Charaktere sind liebevoll ausgedacht und gestaltet, die Handlung ist rasant erzählt und zahlreiche Querverweise halten selbst erwachsene ZuschauerInnen bei der Stange. Hollywood vermarktet die Revolution. Fragt sich bloß, was passieren würde, wenn alle plötzlich anfangen würden, ernsthaft über das nachzudenken, was sie eben auf der Leinwand gesehen haben.

Claudine Muno



Bau dir dein Baby! Die Regisseure Chris Wedge und Carlos Saldanha haben bei "Robots" an alles gedacht.

Im Utopolis (Luxemburg),
im Ariston (Esch) und
im Kursaal (Rümelingen)

JAZZ

Entre les deux

Quand le jazz rencontre le folk: la chanteuse Madeleine Peyroux présentera son répertoire original à l'Atelier dans le cadre du Printemps musical.

"Careless love", vous connaissez? Sûrement! C'est une chanson entraînante et jazzy qui campe depuis peu en bonne place dans les playlists de la plupart de nos médias et qui a, entre autres vertus positives, le pouvoir de vous entrainer le matin dans la tête pour n'en ressortir, au mieux, que le soir. Et que sait-on de son interprète, pourriez-vous alors vous demander? Euh ... pas grand-chose à vrai dire, mis à part le fait qu'elle s'appelle Madeleine Peyroux et qu'elle est bien partie pour se hisser au niveau d'une Billie Holiday ou d'une Ella Fitzgerald, dont elle a d'ailleurs, naturellement, déjà hérité des intonations et du timbre de voix.

Madeleine Peyroux est née "en 1973" à Athens (Géorgie, USA, ce qui n'en fait donc nullement une citoyenne hellénique comme on a pu le voir écrit çà et là). Son papa, d'origine acadienne, lui a légué un patronyme à forte consonance francophone et quant à sa maman, américaine et professeur de français, elle l'a prénommée Madeleine, en hommage avoué à un certain Marcel Proust. Voilà pour l'inévitable anecdote par la-

quelle commencent - et s'achèvent souvent - à peu près toutes les bonnes biographies consacrées à Madeleine Peyroux.

Par bribes, on apprendra aussi que son fort penchant pour le jazz viendrait plutôt de papa - lequel lui faisait écouter Louis Armstrong et Fats Waller - tandis que maman la sensibilisait aux charmes de la chanson française, tendance Edith Piaf ou Joséphine Baker. Bonne élève, Madeleine finira d'ailleurs par inscrire un titre de chacune de ces chanteuses à son propre répertoire.

Durant sa "jeunesse", c'est-à-dire jusque vers l'âge de 23 ans, Madeleine voyage également beaucoup entre les deux rives de l'Atlantique. C'est à Paris qu'elle fait ses débuts de chanteuse et de guitariste à la terrasse des cafés du Quartier Latin, avant de retourner aux Etats-Unis. Et de taper dans l'oreille d'un professionnel new-yorkais qui, en 1996, produira "Dreamland", son premier album que la critique saluera pour ses savoureuses et authentiques effluves jazz, folk et country.

Après le relatif succès commercial de "Dreamland" (200.000 exemplaires vendus) beaucoup s'attendaient à ce qu'un nouvel album de Madeleine Peyroux sorte assez rapidement dans la foulée du premier. Il n'en fut curieusement rien puisque ce n'est que fin 2004, soit après 8 bonnes années de "silence", que la chanteuse réapparaitra avec le désormais fameux "Careless Love" qui, s'il s'est fait attendre, n'est pas loin de faire aujourd'hui l'unanimité.

La recette est simple: sélectionner 11 titres de Bes-

sie Smith, Leonard Cohen, Bob Dylan et autre Hank Williams (la reprise de son "Weary blues" est véritablement impressionnante), y ajouter une composition originale, arranger et interpréter solidement le tout dans la plus pure tradition du jazz et du blues et l'on obtient ce que les moins enthousiastes des critiques patentés dépeindront bientôt comme "le renouveau du jazz vocal féminin", ni plus, ni moins! Cela dit, personne n'a jamais été obligé de croire tout ce qu'il y a écrit dans les journaux ...

Alors, si vous êtes à la fois sceptique et curieux, le meilleur moyen de vous faire une opinion est peut-être encore d'aller à un concert de l'étonnante Madeleine Peyroux. Le hasard fait parfois bien les choses - elle sera justement de passage à Luxembourg mercredi prochain.

Michel Depoulain



Entre deux mondes (musicaux): Madeleine Peyroux voyage entre jazz et chanson, entre l'Europe et les Etats-Unis.

Madeleine Peyroux
se produira
le mercredi 23 mars à 21h
à l'Atelier à Hollerich.